

François Vercoville

Autopsie
d'un diamant

Roman Policier

« *Énigme Passion Paranormal* »



François Vercoville

Autopsie d'un diamant

*Enigme – Passion
Paranormal*

Roman Policier

Éditions EDILIVRE APARIS
(Collection Tremplin)
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Tremplin)

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-332-45331-0

Dépôt légal : novembre 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Il était trois heures du matin.

Les lumières de la ville étaient éteintes.

Le cinéma Eldorado, qui affichait un film de Billy Wilder « Sabrina » avec Audrey Hepburn et Humphrey Bogart, avec tous ses spots éteints ressemblait à un grand garage abandonné.

Les rideaux de fer étaient baissés. Tout le monde dormait même les catins avaient déserté les grands boulevards.

Un klaxon de taxi hululait dans la nuit.

Un chien fouillait dans une poubelle tandis qu'un hélico de l'armée survolait la cité. Il y a quelques années, le ronronnement des moteurs des forteresses volantes USA me donnait la chair de poule, car durant ces années de guerre lorsque les sirènes nichées sur les toits des usines s'enclenchaient, cela signifiait que la vie était suspendue à un fil. Je faisais alors une courte prière à un Dieu que je reniais dans la journée mais que je ressortais de mon catéchisme lorsque la peur d'un bombardement pointait à l'horizon.

L'Allemagne avait capitulé depuis longtemps mais le souvenir de l'occupation allemande restait encore vivace dans les esprits.

Un matin de cette époque-là, les yeux tournés vers le ciel qui était d'un bleu insolent pour un hiver qui n'en finissait pas, je vis des centaines de points lumineux qui traînaient derrière eux de longues traces de vapeur. Un camarade d'école qui m'accompagnait, d'un air railleur dit :

– V'là les yankees qui vont praliner les fridolins, il n'y a pas à avoir la trouille, ce coup-ci ce n'est pas pour nous les bombes incendiaires !

Mais je fus témoin d'un phénomène curieux, nous étions en plein jour et des milliers de petits miroirs brillaient comme des étoiles. En fait, les avions lâchaient des tracts de propagande imprimés sur du papier d'argent. J'en ramassai un. Tout autour de nous, il pleuvait de ces messages rédigés en français à l'attention de la population lorsque soudain, un homme s'en empara. Il était grand et masquait le soleil par sa stature mais je le reconnus, c'était mon oncle Pierre. Il était vêtu d'un blouson de cuir taché me semblait-il de sang.

Il se pencha vers moi et d'une voix à peine audible, il me dit :

– Où suis-je ?

Je clignai les paupières, les rayons du soleil me brûlaient les rétines, mais mon oncle Pierre que ma famille appelait l'« Éponge » parce qu'il fêtait tous les jours l'arrivée du « Beaujolais Nouveau », n'était plus là.

Dans le creux de ma main, j'avais un tract que je glissai dans une de mes poches, je le lâchai vivement car il se mit à brûler. Je l'ignorais bien sûr mais dès cet instant, j'avais ouvert un passage. Plus tard, ma

grand-mère me dévoila d'une voix étreinte par un sanglot que j'aurais dû donner une pièce de monnaie à mon oncle pour payer l'entité qui sur une barque aidait les trépassés à traverser le fleuve d'argent.

Ce qu'elle ignorait c'est que j'avais eu connaissance de cette version des rives de la mort, j'en avais rêvé.

Lorsque je rentrai chez mes grands-parents, ma grand-mère pleurait à chaudes larmes.

Je regardai ma mère qui d'une voix basse me glissa à l'oreille :

– Son fils est mort la semaine dernière... Tu sais bien qui c'est, non ? Oncle Pierre... Le train qui l'emmenait à l'usine a été attaqué par des Spitfires de la RAF.

Ce fut ma première apparition... Désormais, j'étais en communication avec l'au-delà, mais bien des années plus tard, je m'étais posé une question : si je cessais de boire, verrais-je encore ceux qui ne savent pas qu'ils ont passé la ligne ?

Un petit vent d'Est emporta ces derniers souvenirs en les étouffant dans le clapotis de la pluie.

Il pleuvait. J'entendais les gouttes tomber sur les dalles noires du trottoir. C'était comme une mélodie un peu triste qui circulait dans les rues endormies.

Sous la lumière blafarde d'un réverbère, un poivrot dégueulait dans le caniveau. Certainement qu'il avait fait le serment qu'à partir de demain, il étancherait sa soif avec de l'eau pétillante.

Cette bruine froide chassa les derniers noctambules et valseurs de bals du samedi soir.

Hector, le voiturier de l'hôtel « Cosmopolite », bâillait d'ennui. Le touriste était denrée rare à cette époque de l'année.

Les rentiers étaient sur la Côte d'Azur et le besogneux, même pour une nuit, ne pouvait s'offrir, ne fût-ce qu'une fois, le luxe de louer une suite dans ce palace pour honorer sa compagne en rupture de jeunesse.

Hector était un ancien camarade de classe. Un laissé-pour-compte comme je l'étais, car si j'avais une patte trop courte, le copain avait une tête de la taille d'un gros potiron que nos charmants condisciples avaient baptisé « La Tirelire ».

La plaisanterie la plus amusante pour ces petits merdeux consistait à se présenter devant notre Hector avec une pièce de monnaie et à lui demander où était la fente.

Le passé c'est le passé. Aujourd'hui « La Tirelire » avait un bon job.

Etant sans cesse en relation avec les « hôtessees » et les ripoux, il possédait un petit calepin noir avec toutes les adresses et numéros de téléphone de filles à louer. Les détails des endroits où les plaisirs illégaux de la nuit, tables de poker, bordels, boîtes à travestis, casinos clandestins, étaient répertoriés suivant la classe. Cela variait du plus bas de gamme au plus chic, tout était tarifé selon la quantité de lingots d'or ou de dollars planqués sous l'Epeda.

En tant que pote, il m'avait refilé un numéro de téléphone d'une agence bon chic bon genre, qui moyennant un chèque se terminant par deux ou trois zéros, vous envoyait à domicile une enfant de l'amour de 21 à 80 ans qui en un clin d'œil ou une nuit vous

déplumait de vos intérêts annuels de votre carnet d'épargne.

L'aguichante créature, qui se déshabillait devant mes yeux fiévreux, avait la peau noire comme l'ébène. Elle s'appelait Bahia. Ayant eu une soif d'exotisme, j'avais demandé à Madame Jasmine, la maquerelle de la société « Starlight Paradise » de me présenter un produit épicé. Payer pour faire l'amour, est certes dégradant mais quand on est mal foutu, la morale, on l'enregistre aux abonnés absents.

Elle était affolante cette sublime black qui dansait pour mon seul plaisir une danse lascive de son pays lointain où le soleil faisait mûrir des beautés qui finissaient par se faner en Europe Centrale, là où les Borains mouraient d'avoir trop peu de lumière.

Mes mains sur ses hanches, je sentais son corps souple onduler au son de la musique car pour créer une ambiance torride, j'avais allumé quelques bougies, mis au frais du champagne et sur le tourne-disque un disque phonographique 78 tours expulsait de ses sillons, la voix de Nat King Cole qui chantait « Ballerine dance », mais l'enchantement fut de courte durée.

Quelqu'un tambourina avec vigueur et impatience à la porte de mon loft.

– Monsieur Chagrin ?

Un dandy de la cinquantaine, genre play-boy grisonnant, me dévisageait avec une curiosité non déguisée.

– Oui, que voulez-vous ? Vous avez vu l'heure ? Qui que vous soyez, revenez demain, je suis occupé !

Manque de bol ! Mon visiteur vit une fesse couleur cacao disparaître derrière un rideau de velours rouge.

Il eut un petit sourire que je qualifierais de rictus. Il me tapa sur les nerfs cet énergumène venu de nulle part.

– Désolé ! Sincèrement ! Mais j’ai besoin de vos services ! Vous me dites « oui » et on se revoit demain à mon bureau. Il y a 20 000 francs à gagner... Vous êtes preneur ?

– Qui vous envoie ?

– Le commissaire Merssi. Mon fils a disparu. Il m’a conseillé de vous consulter.

Je lui fis signe d’entrer en lui désignant un siège.

– Whisky, lui proposai-je.

– Volontiers.

– Si je comprends bien, vous m’offrez 20 tickets pour retrouver votre enfant, quel âge a-t-il ?

– 27 ans.

– Ah ! Euh ! Je lui tendis un verre bien tassé de Vat 69 pour cacher mon étonnement.

– Si vous m’apportez de vraies nouvelles, dit-il avant de tremper les lèvres dans l’alcool, je double la somme.

– Qui êtes-vous ?

– Je m’appelle Lucien Wando.

– Wando... Vous êtes ce nouveau créateur de mode dont tous les médias parlent ?

– Exact.

– Mais... Pourquoi me choisir ? Les flics ont plus de moyens que moi pour ce genre d’enquête !

– Merssi m’a dit que vous étiez médium. C’est vrai ?

– Médium... Médium... Pff ! C’est vite dit, mais cela ne marche pas sur commande ! Ensuite, je ne

retrouve pas les disparus mais je vois uniquement des morts. Comprenez que si votre fils est vivant, je serai totalement inefficace et s'il est mort, c'est lui qui doit venir à moi ! Depuis combien de temps êtes-vous sans nouvelle ?

– 72 heures.

– Une demande de rançon ?

– Non.

– Que dit le commissaire ?

– Il a lancé un avis de recherche. Il a aussi questionné ses amis, une enquête de proximité a été faite, tout mon personnel a été entendu. Un appel à témoins n'a rien donné et la presse a été avertie mais... Rien !

– 72 heures... Il faut vous armer de courage, Monsieur Wando, les chances de le retrouver vivant sont minces. Il y a une femme dans sa vie ? A-t-il une maîtresse ?

– À vrai dire, il n'a personne. Il maraude dans le quartier de la Porte Louise mais le commissaire Merssi a envoyé ses hommes dans les bars du haut et bas de la ville mais ils ont fait chou blanc !

– Monsieur Wando, vous êtes conscient que si la police vous dirige vers moi, c'est parce qu'elle croit que votre fils a été victime d'un meurtre !

– Pourquoi un assassinat ? Un accident entre dans les probabilités, non ?

– Ce ne sont que les morts violentes qui m'apparaissent.

– Ah !

– Les cliniques, hôpitaux, morgues ont été, je suppose...

– Excusez-moi de vous interrompre mais toutes ces démarches ont été faites.

– Interpol ?

Wando acquiesça de la tête.

– Donnez-moi vos coordonnées, je viendrai demain chez vous, vous me conduirez à l'appartement de votre fils.

– Dois-je comprendre que vous acceptez de m'aider ?

– Pour 20 000 francs, je veux bien faire un voyage dans l'autre dimension, rétorquai-je en poussant un soupir.

– Vous vous y êtes déjà rendu ?

– Oui, j'ai été blessé par balle. Dans un coma profond j'ai erré dans un espace étrange mais jamais je n'y ai rencontré ceux que j'avais aimés... uniquement des personnes égarées dans un univers qu'ils ne comprenaient pas.

Il était temps de songer à autre chose, je quittai mon siège pour signifier à mon visiteur qu'il était l'heure d'évacuer les lieux.

Une poignée de main en guise d'adieu accompagnée d'une promesse de se revoir le lendemain et je rejoignis ma poupée d'ébène qui me fit connaître la chaleur des tropiques le temps que des nuages de pluie se déchirent pour faire apparaître un soleil glauque.

Il était trop tôt pour se lever. Bahia dormait toujours, un bras replié sous la nuque.

Cependant, il y avait urgence.

Il fallait que je m'alcoolise pour arrêter le tremblement de mes mains.

J'avais envie de vomir.

Il était 10h30. J'avais bu deux bières.

Un vent de tempête faisait grincer les girouettes sur les toits des maisons.

Il allait pleuvoir comme d'habitude. Bahia se redressa en bâillant.

Le temps d'un soupir et elle s'était habillée comme un top modèle. Avant de me quitter, elle me demanda si j'avais été satisfait de sa prestation ? La comédie d'amour n'était pas finie, elle attendait les applaudissements.

Je la regardai tendrement et en la quittant sur le pas de la porte, je lui susurrai à l'oreille :

– Maintenant, l'Afrique aura un visage grâce à toi.

Étonnée, elle me regarda avec ses grands yeux de biche.

– Je te reverrai ?

– Avec le tarif de ton agence, le grand amour est hors de prix, mon chou !

– Mais bientôt, tu seras riche ! 40 000 francs que l'on t'offre. Cela fait beaucoup de nuits ! J'ai entendu que tu avais accepté de rechercher le fils du grand couturier.

– Opportuniste, hein ? Allez barre-toi, si je décroche la timbale, promis je t'appelle !

Les frou-frou d'une jupe, le claquement des escarpins, un subtil petit parfum et Bahia sortit de ma vie comme un furtif sourire donné à une inconnue dans la rue.

Le vent était tombé. Dehors, la pluie rinçait les rues.

Une porte s'ouvrit dans l'immeuble. Des voix résonnèrent dans le hall d'entrée.

La logeuse réceptionna le courrier des locataires.

J'entendis qu'elle souhaitait une bonne journée à Bahia.

À la radio, on annonça des précipitations avec des éclaircies le long du littoral.

Et si j'avalais un petit digestif pour prendre la route.

*
* * *

L'avenue de Stalingrad est bien connue grâce à son « Palais du Midi », sinistre bâtisse qui abrite les archives de l'administration générale de la ville et dont la façade lépreuse par les décennies est d'un gris aussi terne que les pluies de la Toussaint. C'était cependant dans ce quartier peuplé que Lucien Wando voulait imposer sa propre griffe la « Wando Line ». Son projet, assez audacieux, était d'introduire la haute couture dans un contexte plus démocratique, la haute couture au prix du prêt-à-porter. Ses concurrents grinçaient des dents mais à Paris, il existait déjà des visionnaires qui prédisaient que la grande mode serait, dans un avenir proche, à la portée de toutes les bourses.

Les mains dans les poches de mon trench, immobile, j'observai l'hôtel particulier qui servait de repère à celui qui osait jouer dans la cour des grands, il y avait un monde dingue devant l'entrée.

Le couturier, « Le Maître », comme l'appelaient ses collaborateurs avait invité tous les journalistes de

la capitale pour couvrir l'événement de la saison, à savoir la présentation de sa collection Printemps-Eté sous le thème « Brazil Fever ».

Un brise-mâchoire baraqué comme un camion made in USA appliqua une main sur ma poitrine.

– Invitation, sinon du balai ! me dit-il avec une voix de baryton.

– Questionne ton boss, dis-lui « Médium », répliquai-je en souriant, comme je l'avais vu faire, dans une pub de dentifrice.

Un sourcil arqué comme un accent circonflexe était la preuve que ce gorille avait une cervelle en bon état de marche. Il fit signe à l'un de ses barbouzes et en me désignant de la tête, il lui murmura le mot de passe que je venais de lui divulguer.

Ce dernier se dirigea vers une niche dans le hall de réception et décrocha un combiné.

Ce fut rapide.

Le videur qui m'avait interdit d'aller plus loin que la pointe de mes boots me salua en me priant de me rendre au salon au 1^{er} étage où, Monsieur Wando, m'attendait.

Un escalier monumental, des marches couvertes de tapis plain écarlate, accrochaient le regard dès que l'on pénétrait dans l'antre du créateur de mode.

Eclairé par une multitude de projecteurs, cet endroit donnait l'impression d'être planté dans un décor Hollywoodien.

Moteur on tourne ! La magie était là devant moi.

Des mannequins, toutes natives du Brésil, descendaient les marches avec une grâce féline, le visage imperturbable. Elles étaient superbes avec des

formes généreuses qui contrastaient avec la maigreur de leurs consœurs européennes.

Chaque modèle était accompagné d'un boy argentin, les cheveux noirs gominés, la taille fine comme un matador qui évoluait avec la grâce d'un danseur de ballet sur un air de tango en faisant tourner sa partenaire vêtue d'une création façonnée par les petites mains de l'atelier du Maître.

C'était du grand spectacle genre Ziegfeld Follies. Toutes ces filles habillées de mille couleurs qui descendaient en dansant ce grand escalier faisaient tourner la tête. C'était une parade, une féerie, une explosion de fleurs exotiques.

Autour du podium, dressé face à l'escalier, toute une faune excentrique applaudissait à chaque nouveauté issue de l'imaginaire du magicien né avec un dé à coudre en or à chaque doigt.

Les flashes crépitaient de toute part, il y avait là des starlettes qui rêvaient d'un contrat, des riches héritières en manque d'amant, des vieilles gloires du cinéma muet, des marieuses sur le retour, des comédiens has been et le cortège habituel de vieux beaux à la recherche de blanc de poulet sans oublier les homos toujours très élégants et aventuriers de tout acabit.

Loin de ce carnaval de Rio de salon, Lucien Wando, m'attendait dans un salon à l'écart de la foule. Le stylo avec plume et capuchon en or entre le pouce et l'index, il souleva la tête lorsque j'entrai dans la pièce. Il ne posa qu'une question sans d'ailleurs me saluer.

– Vous êtes d'accord ?

J'acquiesçai sans faire de commentaire.